

guère le droit de m'en plaindre ; et je ne me plaignais pas. J'acceptais cela avec le reste de leur hospitalité, et, à mesure que les jours s'écoulaient, je continuais à sourire d'un air content. La tristesse qui m'avait oppressé au moment de mon retour en Angleterre s'était entièrement dissipée. Comment aurais-je pu éprouver autre chose qu'un bonheur suprême en me voyant entouré de mes bons parents et si généreusement hébergé sous leur toit hospitalier ?

Comme je vis que les hôtes de Rutland-Hall jouissaient d'une certaine liberté dans le choix de leurs plaisirs et l'emploi de leur temps, je me hâtai de mettre à profit ce privilège. Je choisis les compagnons et les occupations que je préférais. Ayant découvert que je n'étais pas toujours le bienvenu au salon, je parvins, par une suite d'artifices adroits, à obtenir la libre entrée de la *nursery*. Dans cette *nursery* croissaient cinq ou six jeunes rejetons de la famille Rutland. Passé une certaine heure du jour, aucun des membres plus âgés de la famille n'avait l'idée de pénétrer dans ces parages lointains. Les enfants prenaient le thé à cinq heures du soir. C'était à mon avis le moment le plus agréable de la journée. La *nurse* était une personne sérieuse qui savait apprécier un petit présent de temps en temps, et garder pour elle toute seule ses réflexions. Les enfants n'avaient rien d'attrayant, c'étaient de petits sauvages, indomptés et malfaisants. Ils conçurent pour moi une sorte d'affection parce que j'apportais quelquefois à la *nursery* divers petits cadeaux achetés pendant mes promenades solitaires, livres d'images, toupies, poupées, bonbons, acquis au moyen de la guinée de Lizzie Ray. Je laissai entendre ceci à Lizzie, un soir qu'elle assistait à la distribution, et elle hocha la tête d'un air d'approbation. Elle trouvait que je ménageais très bien mes ressources. Que de petites extravagances elle couvrit, cette guinée !

Si ma position à Rutland-Hall était peu brillante, celle de Lizzie Ray était simplement intolérable. A sa place, une âme moins courageuse eût été brisée, anéantie, une nature moins délicate, émoussée ou endurcie. Les domestiques la négligeait ouvertement, les enfants la traitaient suivant leur bon plaisir, faisant tomber sur elle le poids de leur humeur, ne lui épargnant dans leurs moments de colère ni les coups ni les propos blessants et exigeant d'elle, à tout instant, tous les services que leur caprice imaginait de demander. Nurse, la seule qui eût quelque égard pour l'orpheline, la protégeait quelquefois contre les attaques, lorsqu'elle pouvait le faire sans danger pour elle-même, mais il ne lui